
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 21/3 (1994)

DOI: 10.11588/fr.1994.3.59028

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Miszellen

MARTIN RASS

LA RÉPUBLIQUE DE WEIMAR, SA CULTURE POLITIQUE ET SES RELATIONS CULTURELLES AVEC LA FRANCE*

«... la difficulté de reconstituer le passé, même le plus récent, est toute comparable à la difficulté de construire l'avenir, même le plus proche; ou plutôt c'est la même difficulté. Le prophète est dans le même sac que l'historien. Laissons-les-y.»¹ Sur quelques mille pages, les chercheurs des ouvrages présentés ici essayeront de résister à ce propos de Valéry.

C'est surtout le foisonnement intellectuel de l'entre-deux-guerres qui continue à fasciner ou à embarrasser bon nombre d'auteurs. Quatre ouvrages présentés dans cet article témoignent de ces déchirements et de cette actualité.² Hans-Manfred Bock voudrait réhabiliter le gauchisme libertaire et justifie la réédition presque inchangée de son étude de 1969 par l'optique généralisante de la recherche actuelle, recherche qui écarte certains phénomènes dits négligeables.³ En effet, les priorités de la recherche semblent avoir changé et la culture politique comme discipline prend de l'ampleur.⁴ Dans cette perspective, l'imaginaire social des classes moyennes est ausculté.⁵

Aucun auteur ne veut diminuer l'enjeu des décisions et des événements politiques, partie visible de la culture politique. Cependant certains mettent en évidence un *décalage entre les rythmes de l'histoire politique et de l'histoire culturelle*.⁶ Ceci favorise, à leur sens, l'existence

* Une lecture regroupée des ouvrages suivants: Dietmar SCHIRMER, *Mythos, Heilshoffnung, Modernität. Politisch-kulturelle Deutungscores in der Weimarer Republik*, Opladen (Westdeutscher Verlag) 1992, 310 p.; Manfred GANGL, Gérard RAULET (Hg.), *Intellektuellendiskurse der Weimarer Republik*, Frankfurt/Main (Campus) 1993; Manfred GANGL, Hélène ROUSSEL (dir.), *Les intellectuels et l'Etat sous la République de Weimar*, Paris (Philia) 1993, 263 p.; Horst MÖLLER, Gérard RAULET, Andreas WIRSCHING (Hg.), *Gefährdete Mitte*, Sigmaringen (Thorbecke) 1993, 179 p.; Hans-Manfred BOCK, *Syndikalismus und Linkskommunismus von 1918 bis 1923*, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 1993 (Neuauf-lage) 499 p.; Hans-Manfred BOCK, Reinhart MEYER-KALKUS, Michael TREBITSCH (dir.), *Entre Locarno et Vichy*, Paris (CNRS) 1993, 2 Volumes, 891 p.

1 Paul VALÉRY, *La crise de l'esprit* (1919), dans: *Variété*, Paris 1924, p. 17.

2 Voir *Intellektuellendiskurse*; *Les intellectuels*; BOCK et *Entre Locarno et Vichy* (pour les références voir n. *).

3 BOCK, postface (voir n. *) p. 480. Il n'empêche qu'ils sont dignes d'une discussion, surtout à la lumière des événements de 1989.

4 SCHIRMER (voir n. *).

5 *Gefährdete Mitte* (voir n. *).

6 MEYER-KALKUS, TREBITSCH, *Avant-propos*, dans: *Entre Locarno et Vichy* (voir n. *) p. 15, Gérard RAULET, *Les Lumières françaises et leur fonction idéologique dans la romanistique allemande des années vingt et trente*, dans: *ibid.*, p. 340, François BÉDARIDA dans ses conclusions, p. 830 et «last not least» Johann Gottfried Herder: «... il n'est pas deux choses au monde qui aient la même mesure du temps. Il y a donc (on peut l'affirmer hardiment) dans l'univers en même temps, une infinité de temps multiples.» dans: *Metakritik zur Kritik der reinen Vernunft*, cité d'après Reinhart KOSELLECK, *Le futur passé*, Paris 1990, p. 278.

de deux champs d'investigation distincts dont il faudrait néanmoins saisir les modes de corrélation. Par ailleurs, la lente évolution des idées et des représentations présente des avantages: elle permet de distinguer des continuités insoupçonnées dans la relative rapidité des transformations politiques, économiques et sociales.

Cependant apparaissent des limites. Même une étude exclusive de l'histoire culturelle n'est pas exempte de décalages chronologiques: l'orthodoxie coexiste avec l'hétérodoxie (Bourdieu). La culture politique constitue *le réservoir latent* de l'imaginaire collectif où, avec toutes leurs synchronies et diachronies, se côtoient les représentations de l'histoire, de la nation, de l'État, de la culture ... qui inspirent et limitent tous les membres d'une société dans leur action. Une partie de ce réservoir est soumise à une transformation permanente puisqu'elle sert de *lieu d'échange* ou de *confrontation* entre les partisans de la tradition et de l'innovation, entre le «pouvoir interprétatif» (Deutungsmacht) et son opposition. Les majorités changeantes dans cette confrontation se forment par le biais des lignes de communications réversibles entre les «producteurs de sens» («Sinnproduzenten») et les «demandeurs» («Nachfrager»). Le dysfonctionnement horizontal ou vertical des échanges, le refus des règles démocratiques provoquent des antagonismes difficilement surmontables, qui débouchent le plus souvent sur des crises systémiques. En revanche, un bon fonctionnement détermine une cohésion sociale et politique dans nos sociétés modernes.⁷

Or, la République de Weimar souffre justement de l'absence d'un consensus républicain et parlementaire, ce qui, pour bon nombre des auteurs, constitue son principal défaut. Cependant, il reste à savoir si l'antimodernisme qui semble en être la cause et si la segmentation extrême de la société qui en résulte rendent impossible toute vraie discussion, voire toute modernisation de la société.

L'impossible discussion et le vain combat des communistes

L'ouvrage le plus général et à la fois le plus empirique des écrits composant cette lecture critique est certainement celui de Dietmar Schirmer qui se propose, *à partir de la (vaine) dispute sur les fêtes nationales, de reconstruire empiriquement l'espace des modes d'interprétation concurrents* à la recherche du soutien des électeurs, et d'essayer ainsi d'expliquer *l'attraction de «l'offre de sens» des Nazis*.⁸

Schirmer rencontre deux difficultés principales. Premièrement, si les méthodes de recherche sur la culture politique (sondages, interviews, analyse de données) paraissent évidentes pour notre époque actuelle, elles comportent dans une application au passé l'inconvénient d'une absence de sources primaires. Deuxièmement, la recherche classique sur la culture politique se base essentiellement sur une analyse des attitudes de citoyens, difficilement vérifiable dans le passé, et qui, même pour le présent, lui semble peu pertinente. En évoquant Karl Rohe, Schirmer place alors les représentations au centre de sa recherche car *celui qui mène une recherche sur la culture politique ne veut pas savoir – au moins pas en premier lieu – si et dans quelle mesure un régime politique et ses institutions sont acceptés ou refusés; il s'intéresse plutôt au principes constitutifs du refus ou de l'adhésion*.⁹ Pour éviter les pièges d'une analyse purement herméneutique, Schirmer la combine avec des méthodes quantitatives afin de soumettre à une épreuve expérimentale complète son hypothèse: celui qui, dans une société démocratique moderne, impose sa définition de la normalité politique accède au pouvoir. Et les moyens de transmission sont forcément les médias (ici la presse écrite).

Partant d'un choix représentatif de la presse weimarienne, il ne tient compte que des

7 Pour une présentation plus détaillée du concept de la culture politique: SCHIRMER (voir n. *) p. 48 et suivantes.

8 SCHIRMER, *ibid.*, cité selon la quatrième de couverture.

9 Karl Rohe cité d'après SCHIRMER, *ibid.* p. 26

éditoriaux et des articles exprimant clairement une opinion rédactionnelle afin d'obtenir des résultats pertinents. Le sujet se limite à trois fêtes commémoratives distinctes: la fête de la fondation du Deuxième Reich, la fête de la Révolution de Novembre 1918 et la fête de la Constitution de Weimar. Ensuite il relève de façon quantitative toutes les expressions ayant un rapport avec les représentations de l'histoire, de l'État et du binôme adversaires – amis.

Les résultats de cette opération sont plus qu'étonnants. Si l'extrême segmentation de la culture politique de Weimar ne nous surprend pas, le fait que la conception communiste soit délaissée, voire ignorée par les deux grands opposants dans la lutte pour le pouvoir (la coalition du *SPD* & du *Zentrum* contre les anti-républicains de droite), apporte une explication nouvelle de l'échec communiste. Les communistes jouent le rôle d'un véritable «outsider»: leur conception de la lutte des classes est incompatible avec les autres modèles de pensée et, de plus, ne retrouve aucune conception franchement opposée. En revanche, on trouve une explication possible pour l'attrait qu'exerce la vision nazie: la vision anti-républicaine de la droite traditionnelle et la vision nazie peuvent être interprétées comme le problème et sa solution. D'un côté la téléologie naturelle des anti-républicains et l'idée de salut mythique des Nazis sont fortement compatibles, d'un autre côté les Nazis sont en mesure de proposer une conception dynamique basée sur la force, donc largement supérieure aux aveux de faiblesse des anti-républicains. Action et passivité s'affrontent.¹⁰

Toutefois Schirmer admet qu'un élargissement considérable du corpus de recherche, surtout du côté de la réception (autobiographies, témoignages d'époque, discours d'intellectuels, de chercheurs, de scientifiques, etc.), serait nécessaire, constituant à la fois la validation extérieure de cette étude et la perspective ultérieure d'une science qui n'est encore qu'à ses débuts.¹¹

L'entreprise du Groupe de recherche sur la culture de Weimar va dans le sens proposé par Schirmer en étudiant les discours et les représentations d'intellectuels comme ceux des couches moyennes. Les études présentées ici sont guidées par un programme de recherche qui est de déterminer le degré de la modernité et les capacités de modernisation de la République de Weimar.

Les intellectuels dans tous leurs états

La République de Weimar voit naître l'intellectuel allemand comme intervenant dans la vie politique. Comme la tendance largement répandue est plutôt de culpabiliser ceux qui dénoncent les maux que ceux qui sont à l'origine de ces maux, c'est à la même époque que naît l'hostilité de la société allemande à l'égard des intellectuels.

Un premier ouvrage dirigé par Manfred Gangl et Gérard Raullet rassemble une série d'études sur les discours d'intellectuels. Un objectif entre d'autres est de dépasser une approche dichotomique «droite-gauche». L'aspect mystique de certains discours laisse entrevoir un autre clivage: accepter la contingence de l'histoire ou lutter contre elle.¹²

Les auteurs mettent en relief:

- 1 – les échanges entre les discours,
- 2 – le désir d'homogénéité et d'unité absolue,
- 3 – les solutions proposées.

(1) Dans l'affrontement des discours opposés, Wolfgang Eßbach distingue ce qu'il appelle des lignes de forte résistance (*harte Widerstandslinien*) des lignes de fuite douce (*weiche Fluchtlinien*). Ces dernières permettent le flottement et l'échange entre positions opposées et

¹⁰ Ibid. p. 167 ss.

¹¹ Ibid. p. 257–258.

¹² Michael MAKROPOULOS, *Haltlose Souveränität, Benjamin, Schmitt und die klassische Moderne in Deutschland*, et Wolfgang ESSBACH, *Radikalismus und Modernität bei Jünger, Bloch, Lukács und Schmitt*, dans: *Intellektuellendiskurse* (voir n. *).

expliquent parfois les références communes (la *Kulturkritik* de droite ou de gauche ...). Il faut se demander, avec Gérard Raullet, pourquoi Marcuse, qui recourt au mythe de la communauté, ne devient pas Nazi contrairement à Möller van den Bruck qui recourt au même mythe (Denis Goedel); ou s'interroger, avec Marielouise Christadler, sur l'identité d'un Harro Schulze-Boysen qui, pour lutter contre le fascisme, mobilise un ensemble d'idées de provenance très diverse et parfois contradictoire (personnalisme de Scheler, philosophie de la vie, marxisme, révolution conservatrice). Par ailleurs, la religiosité des discours weimariens a été souvent soulignée et est étudiée ici par Hildegard Chatellier.

(2) Cette religiosité nous conduit aux discours qui évoquent *une sorte d'union mystique séculaire* (Klaus Vondung). Il s'en dégage un désir d'homogénéité provoqué par l'angoisse de désintégration qui explique chez Ernst Bloch le messianisme et la lutte contre la contingence de l'histoire (Wolfgang Eßbach). L'holocauste serait alors le cas extrême d'une volonté d'atteindre l'unité par la violence: éliminer tous ceux qui mettent en cause le mythe de la race pure. Une tentative moins violente pour effacer le pôle négatif afin de créer l'homogénéité est encore visible dans l'œuvre de Thomas Mann (Jürgen Link). Tous ces discours ne se distinguent pas par la dichotomie «droite-gauche» mais par le degré de tolérance face à l'expérience de la contingence de l'histoire (Michael Makropoulos).

(3) La notion de crise et la recherche de solutions illustrent ce degré de tolérance d'une manière plus générale. La République de Weimar est progressivement gagnée par l'espoir d'une solution définitive: le salut éternel pourrait enrayer l'alternance de crises et d'accalmies que l'on croyait inéluctable (Benno Wagner). Ceci explique l'énorme succès de l'eschatologie nazie qui parvient à récupérer le prophétisme de gauche et de droite parce que les Nazis sont les premiers à lui donner un équivalent réel dans le personnage de Hitler (Gerhard Höhn). Les autres discours de crise et les autres tentatives de normalisation tournent en rond, victimes d'une surcharge métaphorique (Norbert Bolz) ou se figent dans un mutisme provoqué par leurs contradictions internes. Dans ce contexte on examinera les discours de Thomas Mann, de Carl Schmitt ou de Franz Neumann (Daniel Argelès et Manfred Gangl). L'apaisement de telles «*crisologies*» (Wagner) n'est atteint que par une autorité qui parvient à créer une «*normalité*» à la fois dynamique et solide (voir l'apaisement imposé par les Nazis ou à l'opposé la culture politique idéale d'Allmond/Verba). On trouve cependant peu de traces écrites de cette «*normalité*», et contrairement à celles que laissent les états de crise comme celui de la République de Weimar ou de notre actualité.

Les intellectuels et l'Etat

Le même groupe de recherche a organisé en février 1992 un colloque portant sur les rapports entre les intellectuels et l'Etat sous la République de Weimar en *priviliégiant délibérément certaines positions d'intellectuels mal connues ou mal prises en compte*.¹³ Le consensus général des interventions de cet ouvrage collectif est que, débordés par le rôle qu'ils avaient eux-mêmes choisi, les intellectuels ne soutinrent que faiblement la République par leurs discours et leur pratique politique.

Manfred Gangl nous propose une étude comparative sur les politologues Hans Kelsen, Hermann Heller et Carl Schmitt, les représentants des trois positions de bases (libérale-rationaliste, socialiste-engagée et autoritaire-étatique) autour desquelles se nouent en général les débats sur la légitimité de la République de Weimar.¹⁴ Tandis que pour Kelsen la souveraineté de l'Etat et le positivisme du droit sont identiques quel que soit le régime, la question de la légitimité de la République n'est pas non plus résolue par les antipositivistes, comme le social-démocrate Heller: *La dictature comme tout autre régime politique n'est ni*

13 M. GANGL et H. ROUSSEL, Préface, dans: id. (voir n. *) p. IX.

14 Manfred GANGL, Zwischen Parlamentarismuskritik und Staatsvergottung, dans: ibid. p. 55-85.

bonne ni mauvaise en soi. Seul le contenu concret d'une dictature donnée à une période historique donnée lui donne ou non sa valeur.¹⁵ En critiquant le positivisme Heller s'approche à son insu du «*décisionisme*» de Carl Schmitt.¹⁶ Cette comparaison fait ressortir les liens antidémocratiques et antiparlementaires des trois théories différentes de l'Etat.

Les «*Vernunftrepublikaner*» (républicains par raison) ont eux-aussi des difficultés à s'accommoder du régime démocratique; comme le démontre la contribution d'André Gisselbrecht, dont le propos est représentatif d'autres auteurs de cet ouvrage.¹⁷ Il y a ceux qui regrettent la monarchie perdue ou préféreraient une «*République*» bismarckienne dépouillée de son militarisme et impérialisme, ceux qui font preuve de romantisme politique ou voudraient une République inspirée des Lumières. Malgré leur bonne foi et leur combat pour la «*politische Mitte*» (le centre), d'ailleurs peu prisés dans cette *société morcelée*,¹⁸ ils (cf. Thomas Mann, Theodor Heuss, Alfred Weber...¹⁷) se cantonnent dans une conception aristocratique et idéaliste de la République (l'élite culturelle, nouvelle identité nationale dans l'esprit de la tradition culturelle). Afin d'illustrer les contradictions de cet univers, Gisselbrecht conclut par le fait qu'un des leurs, Rathenau, *est mort pour une République dont il n'était même pas représentatif*.¹⁹

Par Rathenau, un lien est établi entre les «*républicains par raison*» et les intellectuels juifs, sur lesquels se penchent plusieurs auteurs.²⁰ Il représente sans aucun doute le modèle d'assimilation réussie d'un Juif allemand pour qui le terme juif se réduit au caractère attributif: *... je n'ai et je ne connais pas d'autre sang que le sang allemand, pas d'autre tribu, pas d'autre peuple que le peuple allemand...* Mattenklott situe le «*Kulturzionist*» Scholem à l'opposé du Ministre des affaires extérieures. Si celui-ci s'oppose autant que Rathenau au sionisme politique, il prend néanmoins ses distances à l'égard de la République: *Sion, l'identité de notre peuple, est fondée sur le sentiment de solitude – commun à chaque juif – le centre de cette solitude est le seul lieu où nous nous rencontrons, et il n'est d'autre lieu possible*.²¹ La judaïté pourrait-elle alors surmonter les différends?

Les positions des intellectuels juifs sont aussi inconciliables que celles des autres fractions de la société. Elles recouvrent la totalité du spectre idéologique: on trouve l'antiparlementarisme et le nationalisme exacerbés d'une Elisabeth Blochmann, une proche de Heidegger, la

15 Hermann Heller, *Europa und der Faschismus*, cité d'après GANGL, *ibid.* p. 67.

16 La réception de Hobbes et la guerre contre Rousseau de Carl Schmitt analysée par Hauke BRUNKHORST, *Der Leviathan und die Intellektuellen, Carl Schmitts theologisches Mißverständnis des Politischen*, *ibid.*, p. 73–85; et une analyse plus large de la pensée néo-conservatrice par Gilbert MERLIO, *La «Révolution conservatrice» – contre-révolution ou révolution d'un autre type*, *ibid.* p. 39–54.

17 André GISSELBRECHT, *Le sort tragique des «seniors» de Weimar: les républicains par raison*, dans: *ibid.* p. 25–37 et aussi: Horst MÖLLER, *Theodor Heuss und die Rolle des Liberalismus während der Weimarer Republik*, p. 1–11, Eberhard DEMM, *Geist und Politik – die Konzeption der Führerdemokratie Alfred Webers*, p. 13–23; Lutz WINKLER, *Der Geist an der Macht, «Kulturnation» und intellektueller Hegemonieanspruch*, p. 219–231, et l'analyse de l'engagement intellectuel par Bloch à travers l'étude de Gérard RAULET, *Wiederkehr der Ideale – Zur Problematik des intellektuellen Engagements*, p. 233–248.

18 Georges ROCHE, *Une société morcelée?* *ibid.* p. 87–100.

19 GISSELBRECHT (voir n. 17) p. 36–37.

20 Gert MATTENKLOTT, *Jüdische Intellektuelle in ihrem Verhältnis zur Weimarer Republik*, *ibid.* p. 101–116 et dans un sens plus particulier; Helmut LETHEN, *Berliner Stadtbilder 1929–32. Dokumente des Fatalismus der Intellektuellen oder ihres analytischen Blicks* (surtout les passages concernant Siegfried Kracauer) p. 171–184; Alfons SÖLLNER, *Jenseits von Weimar? Georg Lukács' Zerstörung der Vernunft und die politischen Theorien der westlichen Emigration*, p. 249–263.

21 Rathenau et Scholem cités d'après MATTENKLOTT, *ibid.* p. 108 et 104.

solidarité critique de l'équipe de la *Weltbühne*,²² le «néo-messianisme» (Mattenklott) d'un Ernst Bloch, l'absence ou le refus de la question juive chez les Juifs de gauche, ou encore l'humanisme d'un Hermann Cohen. Cette dernière position, devenue suspecte aux yeux de la plupart des intellectuels de gauche, semble être abandonnée au profit d'une attitude critique envers tout et tous.

Cela ressort des médias, dominés quantitativement et qualitativement par des Juifs. Almut Todorow nous livre un portrait passionnant du *Frankfurter Zeitung* qui cherche à concilier libéralisme économique et politique. Avec ses pages culturelles, le journal poursuit cet objectif auprès de son public bourgeois: *la nouvelle Allemagne doit être radicale et sociale jusqu'à la moelle des os! La bourgeoisie sera radicale ou ne sera pas!* Cette démarche, malgré le maintien de la tradition de la «Paulskirche», s'inscrit aussi dans la modernité. Maintenir ces exigences contradictoires dans un climat de plus en plus intolérant et dominé par des intérêts diamétralement opposés constitue la force et l'échec du journal, qui, en 1932, se pose la question suivante: *Pourquoi la raison, la plus haute force de l'homme, a-t-elle perdu tout son sang?*²³

Hélène Roussel suit la carrière peu commune de Georg Bernhard, journaliste, universitaire et homme politique juif, qui passe du monarchisme impérialiste, par l'opportunisme du «républicain par raison», au radicalisme du partisan de la République. Dans cette dernière perspective, Bernhard analyse, depuis son exil pragois, l'échec de cette République. Si la fin de la République est tragique, selon le titre de son livre (*Die deutsche Tragödie*), elle est néanmoins préméditée, et Bernhard le donne à savoir par le sous-titre *Suicide de la République*. Par conséquent Bernhard relève l'absence d'une didactique démocratique («République sans républicains») et l'attentisme des partisans de la démocratie face à la montée du national-socialisme. Roussel conclut que l'auteur de cette analyse reste néanmoins prisonnier de la dialectique des «Vernunftrepublikaner»: dans sa défense de la République il n'abandonne pas *la vision pessimiste des masses aux réactions imprévisibles et dangereuses et la conception d'une société (voire d'une élite) de citoyens cultivés capables de raisonner*²⁴

«Die Panik im Mittelstand»²⁵ ou les classes moyennes méconnues

Horst Möller, Gérard Raullet et Andreas Wirsching dirigent l'ouvrage collectif intitulé *Gefährdete Mitte?* qui regroupe plusieurs conférences tenues à l'Institut historique allemand et à la Maison des Sciences de l'homme (cf. Groupe de recherche sur la culture de Weimar). Leur but est de clarifier certains préjugés sur la tentation fasciste des classes moyennes.

Heinz-Georg Haupt propose une introduction générale à cette étude comparative (France et Allemagne de l'entre-deux-guerres).²⁶ Il examine trois thèses qui tentent d'expliquer la récupération d'une grande partie des couches moyennes par les Nazis:

a) la menace de la prolétarianisation de la petite bourgeoisie (théorie marxiste de la paupérisation),

22 Solidement présentée par Manfred EGGERT, *Die Weltbühne à la pointe du combat politique (1918-1933)*, p. 159-170, voir aussi: Karl HOLL, *Die deutsche Friedensbewegung der Weimarer Republik und der Weimarer Staat*, *ibid.* p. 117-125.

23 Cité d'après Almut TODOROW, *Die Frankfurter Zeitung als intellektuelles Forum der Weimarer Republik*, *ibid.* p. 157.

24 Hélène ROUSSEL, Georg Bernhard, *La tragédie de la République allemande. Jugement d'un journaliste immigré sur la République de Weimar*, *ibid.* p. 199.

25 Le titre d'un article de Theodor Geiger cité d'après Heinz-Gerhard HAUPT, dans: *Gefährdete Mitte* (voir n. *) p. 39

26 Heinz-Georg HAUPT, *La petite bourgeoisie en France et en Allemagne dans l'entre-deux-guerres*, *ibid.* p. 35-55.

b) le décalage entre les survivances antimodernistes et les exigences de la modernisation (Ungleichzeitigkeit²⁷),

c) la théorie d'une «déprivation relative» des couches moyennes par rapport à leur situation d'avant-guerre et le décalage entre leur statut social effectif et leur imaginaire social (soit la représentation de ce statut).

Haupt démontre bien que le défaut principal des théories globalisantes réside ici dans l'hétérogénéité de leur objet de recherche. Par contre, en se penchant sur ce phénomène partiel, on perd toute vue d'ensemble. Ainsi lui est-il facile de relativiser tour à tour ces théories en mettant en évidence leurs contradictions sans cependant les infirmer sur le fond. Les petits indépendants auraient été déjà plus ou moins *prolétarisés*,²⁸ et l'insécurité faisait partie de leur existence. Il faudrait donc revoir le véritable impact de la prolétarianisation afin de mieux comprendre le succès nazi dans la petite bourgeoisie. L'antimodernisme existe, mais est mis en cause par des pratiques sociales modernes telles que la réduction des naissances, le travail des femmes, l'intégration et l'acculturation de minorités ethniques ou nationales, une nouvelle mobilité sociale etc. S'il y a une «déprivation relative» elle est ressentie surtout par le «alter Mittelstand», qui a vraiment perdu son statut privilégié d'avant-guerre. En revanche, elle concerne plutôt l'imaginaire social du «neuer Mittelstand»: ²⁹ leur situation économique et leur statut social changent constamment si bien que leurs représentations manquent de repères solides. L'hétérogénéité des classes moyennes, à savoir la multitude d'intérêts particuliers, se traduit par une attitude fluctuante, voire hostile, vis-à-vis des partis républicains et les rend de plus en plus méfiantes à l'égard des institutions démocratiques. Par conséquent leur grande majorité tourne le dos à ce système parlementaire «plus avantageux aux ouvriers ou aux grands patrons». Haupt plaide cependant pour une analyse qui prendrait davantage ses distances par rapport à la thèse d'un lien étroit entre couches moyennes et mouvement nazi afin de mieux tenir compte de la spécificité de celles-ci. C'est ce même défaut méthodologique que Bruno Groppo relève dans l'analyse contemporaine des intellectuels italiens concernant les couches moyennes de l'entre-deux-guerres dans leur pays.³⁰

L'idéalisme déchu des ingénieurs et scientifiques est au centre de la contribution de Georges Roche. Nous assistons à la lente décomposition d'un idéalisme ayant ses sources dans l'euphorie des débuts du capitalisme libéral (le devoir éthique des «Geistesarbeiter» dans la modernisation de la société). Cet enthousiasme se perd face aux transformations industrielles. Menacés dans leur statut de cadres, les ingénieurs préfèrent leurs intérêts particuliers (sécurité et stabilité) aux grands objectifs collectifs et se laissent tenter par les idées de la révolution conservatrice avant d'être définitivement absorbés par la «dérive» nazie.³¹ Cependant il existe, aux yeux de l'auteur, des circonstances atténuantes: une institution comme l'école polytechnique qui propose un espace de discussions ouvert entre différents courants scientifiques et idéologiques et intègre ainsi les ingénieurs français dans la société fait défaut au milieu scientifico-universitaire allemand plutôt replié sur lui-même.³²

27 Thèse de Ernst Bloch entre autres et étudiée de façon détaillée par Michael PRINZ, Zur Rationalität antimodernistischer Diskurse - Ernst Bloch und der neue Mittelstand, dans: *ibid.*, p. 143-158. Il pense que la propagande antisémite et chauviniste du DHV (association national-allemande des employés - 400 000 adhérents) a marqué outre mesure l'image des classes moyennes dans l'intelligentsia allemande.

28 Théorie défendue par HAUPT, Mittelstand und Kleinbürgertum in der Weimarer Republik, dans: *Archiv für Sozialgeschichte* 26 (1986) p. 217-238.

29 Distinction faite par Theodor GEIGER, Die soziale Schichtung des Volkes, Darmstadt 1967, p. 85.

30 Bruno GROPPPO, Classes moyennes et fascisme italien: réflexions et analyses des contemporains, dans: *Gefährdete Mitte* (voir n. *) p. 19-34.

31 Georges ROCHE, Ingenieure als Hüter der technisch-wissenschaftlichen Legitimität: Skizze einer mittelständischen Illusion zur Zeit der Weimarer Republik, dans: *ibid.*, p. 159-178.

32 Sur le rôle complexe et ambigu des institutions et des publications des cadres (*Plans, X-Crise* etc.): John HELLMAN, Christian ROY, Le personnalisme et les contacts entre non-conformistes de France et

Quant aux discours de la vie politique française à la même époque, Nonna Mayer distingue des modèles de représentation binaires, ternaires ou unitaires. Selon le modèle choisi les classes moyennes existent ou non. La gauche de l'entre-deux-guerres, du fait de son héritage marxiste, *refuse de penser les classes moyennes en tant que telles*. Cette thèse se trouve quelque peu relativisée par Andreas Wirsching, qui prête aux communistes une politique intégratrice particulièrement intelligente envers les classes moyennes, sans qu'ils abandonnent leur schéma binaire.³³

Pour Nonna Mayer la notion de «classes moyennes» est inventée par la droite à la fin du XIX^e siècle par le catholicisme social qui prône la promotion sociale et l'intégration pacifique, refuse le collectivisme prolétarien autant que l'individualisme bourgeois.³⁴ Mais ce discours ternaire se transforme progressivement en discours binaire dans la mesure où la classe ouvrière devient l'ennemi principal. S'il existe dans la petite bourgeoisie un anticapitalisme compatible avec des objectifs socialistes (voir aussi Wirsching) le Front populaire et les accords de Matignon déstabilisent profondément les classes moyennes et ouvrent la voie à une tentation fasciste. Comme le Parti radical, représentant de la petite bourgeoisie à l'Assemblée, suit ce mouvement à droite, l'aventure totalitaire est, selon Mayer, évitée. Cependant le mot d'ordre «Travail, Famille, Patrie» de Pétain les rassure davantage que le Front populaire.

Une dernière contribution étudie le comportement électoral et fait ressortir le rôle énorme de la confession, ligne de démarcation dans l'électorat nazi des classes moyennes. Ce sont surtout des protestants de «l'ancienne classe moyenne» (Geiger) qui cèdent à la tentation nazie.³⁵ Dans ce contexte, le SPD, en dépassant son électorat habituel, a beau rallier une grande partie des salariés des nouvelles couches moyennes au début des années trente, le NSDAP est seul capable de rassembler des milieux de culture politique différente.

Du rassemblement national-socialiste nous passons de nouveau au phénomène de la fragmentation, cette-fois celle de la gauche anticonformiste.

La Gauche déchirée et internationaliste

Dans une post-face ajoutée à la réédition de *Syndikalismus und Linkskommunismus*, Hans-Manfred Bock résume l'état et les apories de la recherche actuelle sur le socialisme libertaire, lesquelles justi fient selon lui la réédition presque inchangée de son ouvrage datant de 1969.³⁶ Il convient d'abord de souligner sa documentation abondante, augmentée d'une bibliographie actualisée.

Il nous propose un panorama complet de l'évolution du socialisme libertaire et du syndicalisme gauchiste à partir de ses origines historiques: la fondation de l'association des socialistes indépendants en 1891 et des syndicats libres en 1897. Mais la période principalement étudiée s'étend de 1918 à 1923 et comporte la sectarisation progressive du mouvement jusqu'à son isolement total à partir de 1923. Comme la plupart de ses fractions refusent les institutions légales, la recherche se heurte à un manque de données statistiques et est contrainte à s'appuyer uniquement sur les tracts, les prospectus, les témoignages et les fichiers de la police.

de l'Allemagne autour de l'Ordre Nouveau et *Gegner* 1930-42, dans: *Entre Locarno et Vichy* (voir n. *) p. 203-215.

33 Nonna MAYER, *Les classes moyennes dans la vie politique française (1919-1939)*, p. 83-93. et Andreas WIRSCHING, *Kleinbürger für den Klassenkampf?* dans: *Gefährdete Mitte* (voir n. *) p. 95-116.

34 Voir *ibid.* l'étude sémantique de la notion «classes moyennes» par Klaus Peter SICK, p. 57-82: depuis l'antiquité la modération, la médiocrité etc. sont la représentation idéale de la démocratie, fait qui trouve son pendant moderne dans le mythe des classes moyennes.

35 Jürgen W. FALTER, *Le comportement électoral des classes moyennes pendant la République de Weimar*, *ibid.*, p. 117-141; voir également le discours du milieu protestant décrit par Jean-Louis GASSE, *République de Weimar et théologie protestante*, dans: *Les intellectuels et l'Etat* (voir n. *) p. 127-147.

36 BOCK (voir n. *) p. 475-93.

Pour expliquer les débats et les conflits qui animent le camp de la gauche à l'issue de la Première Guerre mondiale Bock présente un abrégé des pères et mères spirituels du mouvement qui ont en partie activement contribué aux différentes organisations: Gustav Landauer, Robert Michels, Rosa Luxemburg. Ils définissent avant et pendant la guerre les conceptions théoriques qui provoqueront une atomisation progressive du mouvement en des fractions dont la seule énumération donne le vertige.

Les mots d'ordre vont du centralisme au fédéralisme, du parlementarisme à l'antiparlementarisme, du syndicalisme spontané à l'unionisme organisé. En dépit de cette dichotomie apparente, déjà représentée par la vision antihistorique, volontariste, parfois même mystique du socialisme de Gustav Landauer et par le matérialisme historique nuancé de Rosa Luxemburg, il subsiste une confusion permanente des idées qui rend possible le passage et l'échange des partisans entre associations opposées, mais qui n'amortit pas la segmentation.

Dès le début du mouvement qui s'est lui-même constitué en réaction à l'évolution de la social-démocratie et des syndicats traditionnels, les fractions opposées sont elles-aussi des courants réactifs au mouvement initial. Bock souligne ce processus de négation qui n'épargne pas les leaders du mouvement et engendre la haine contre les intellectuels ou encore l'activisme aveugle d'un Max Hoelz ou d'un Karl Plättner. Les contacts noués et entretenus avec la Gauche libertaire et internationale (Europe et les Etats-Unis) ne peuvent que retarder le lent déclin du radicalisme de gauche. La répression politique pendant la période de l'inflation en 1923 porte le coup de grâce à cet éclatement intérieur.

Néanmoins on gardera l'impression d'un mouvement très vivant et productif par ses idées et par ses actions. La preuve n'en est pas seulement le renouveau de ce radicalisme de gauche en 1968 mais aussi la réhabilitation de certains de ces penseurs.³⁷

Par sa production abondante d'idées et sa méfiance envers toute sorte d'opportunisme, le radicalisme de gauche pourrait nous inspirer sans que nous le suivions pour autant dans l'absence de pragmatisme. Afin d'y parvenir il faut selon Bock en finir avec les mythes et les étiquettes qui, en définitive, troublent la vue sur un phénomène très complexe.

Le dernier ouvrage présenté ici et co-dirigé par le même Hans-Manfred Bock met en garde contre d'autres mythes, en particulier les représentations souvent fausses de la nation voisine et leurs fonctions idéologiques.

Un rapprochement franco-allemand éprouvé par les nationalismes

Par son titre *Entre Locarno et Vichy*, l'ouvrage collectif, issu d'une fructueuse coopération du Deutscher Akademischer Austauschdienst (DAAD) et de l'Institut d'Histoire du Temps Présent (IHTP) et soutenu par de nombreux organismes franco-allemands,³⁸ nous donne un aperçu de l'évolution sinueuse des relations culturelles entre la France et l'Allemagne durant l'entre-deux-guerres. Il constitue, non seulement par son épaisseur, mais aussi par la diversification des approches, une somme empirique considérable. A noter une vaste bibliographie répartie par thèmes et l'index indispensable des noms propres.

Hans-Manfred Bock énonce dans son introduction méthodologique le programme d'une recherche des relations culturelles entre deux pays en considérant ces dernières *comme un*

37 Voir les nombreuses études sur Gustav Landauer, l'édition intégrale de l'œuvre de Franz Jung desquelles Bock fait état dans sa postface p. 488-89. Il convient de rendre justice à un grand partisan de Landauer qui a entamé ce travail dans les années 60: Heydorn, le premier président du SDS (Sozialistischer Deutscher Studentenbund). Dans ses écrits il ressemble parfois à un double de Landauer. Voir: Heinz J. HEYDORN, *Konsequenzen der Geschichte, Politische Beiträge 1946-74*, Frankfurt 1981.

38 Voir une présentation exhaustive de ce soutien dans l'avant-propos: *Entre Locarno et Vichy* (voir n. *) p. 16,17.

*processus de transactions à divers niveaux, officiels, officieux, privés, qui sont elles-mêmes dans un rapport fluctuant avec les transactions politiques et économiques.*³⁹

L'ouvrage se divise en trois parties qui essaient de répondre à ces objectifs méthodologiques:

1 – les interdépendances entre les échanges culturels officieux et officiels (réseaux étatiques, indépendants et confessionnels) et l'évolution politique, à savoir la tentative des Nazis pour récupérer les structures d'échanges à leurs propres fins,

2 – l'ambiguïté des échanges scientifico-universitaires et sa caution scientifique du totalitarisme (linguistes, historiens et scientifiques),

3 – le champ médiatique interactif (la presse, le cinéma, la littérature).

Une telle répartition est arbitraire vu les nombreuses juxtapositions et entrecroisements thématiques et personnels. Mais elle relève de la démarche pluridisciplinaire de l'ouvrage et de la disparité d'un champ de recherche qui *commence seulement à se constituer comme domaine indépendant.*⁴⁰

(1) Une première partie part du cercle Sohlberg et de ses ramifications pour aboutir au contact privé entre Gertrud le Fort et son traducteur français Paul Petit.⁴¹ Rita Thalmann s'intéresse à l'évolution des échanges franco-allemands lorsque l'ouverture marquée par *«l'esprit Stresemann-Briand»* cède lentement à l'instrumentalisation par les Nazis. Otto Abetz et Jean Luchaire sont les figures-clé de ce scénario. Abetz fonde en 1930 avec Luchaire un comité informel d'échange franco-allemand, le cercle Sohlberg. Malgré une carrière fulgurante dans l'administration hitlérienne il parvient à sauvegarder l'image du médiateur, image qui voile ces tentatives de justifier l'hégémonie allemande.⁴²

En effet, après avoir insisté sur le respect mutuel de deux civilisations et cultures profondément différentes, les publications franco-allemandes (*Deutsch-französische Monatshefte/Cahiers franco-allemands* dirigés par Abetz et Bran) finissent par célébrer la supériorité allemande en des termes à peine masqués: *«Le fin esprit français et le grand développement scientifique et technique allemand peuvent se compléter ici de façon parfaite.»*⁴³ Grace au bons contacts entretenus avec, entre autres, les anciens combattants, Abetz parvient à une large diffusion de cette propagande sous-jacente et à départager le camp intellectuel français.⁴⁴

Les déchirements qu'il ressent lorsqu'il s'agit de la question de savoir s'il faut ou non, et à quel prix, maintenir les contacts avec une Allemagne nazie durent bien au-delà de l'Occupation.

39 Hans-Manfred BOCK, *Les relations culturelles franco-allemandes entre Locarno et Vichy – un champ de recherche spécifique*, *ibid.* p. 23.

40 Hans-Manfred BOCK, *Zwischen Locarno und Vichy – Die deutsch-französischen Kulturbeziehungen der dreißiger Jahre als Forschungsfeld*, *ibid.* p. 61.

41 Rita THALMANN, *Du cercle Sohlberg au Comité France-Allemagne: une évolution ambiguë de la coopération franco-allemande*, *ibid.* p. 67–86 et Joël POTTIER, *Un aspect entre les intellectuels catholiques français et allemands dans les années trente – Gertrud von le Fort und Paul Petit*, *ibid.* p. 253–267. Ce dernier tombe dans le piège tendu par ces deux célèbres correspondants en affirmant *leurs tempéraments nationaux différents* autour de jugements divergeants portés sur Hölderlin. *ibid.* p. 259–60.

42 Voir aussi Barbara UNTEUTSCH, *Dr. Friedrich Bran – Mittler in Abetz' Schatten*, *ibid.* p. 87–106, Unteutsch demeure ébahie devant la capacité d'adaptation de ces «idéalistes» qui, sans jamais mettre en cause la base de leur activité et sans aucun problème de conscience, ont servi aux administrations weimarienne, hitlérienne et fédérale avec une même vigueur, profondément convaincus du bien-fondé de leur comportement.

43 Staatsrat Dr. von Strauß, *Les relations économiques franco-allemandes*, cité d'après Michel GRUNEWALD, *Le «couple France-Allemagne» vu par les nazis. L'idéologie du «rapprochement franco-allemand» dans les Deutsch-Französische Monatshefte/Cahiers franco-allemands (1934–1939)* *ibid.* p. 131–146, ici p. 141.

44 Par exemple les divergences à l'intérieur de l'équipe de *Notre Temps* (Jean Luchaire et Bertrand de Jouvenel contre Pierre Brossolette et Jacques Chabannes) développé par Claude LÉVY, *Autour de Jean Luchaire – Le cercle éclaté de Notre Temps*, *ibid.* p. 121–130.

tion. La soumission à la stratégie nazie de certains intellectuels français trouve son explication dans le désir de paix profond qui anime cette génération de l'entre-deux-guerres, et dont Victor Basch attaque la cécité dans son article *Paix ou démocratie*.⁴⁵

Ce déchirement affecte tous les organismes franco-allemands au moment de l'avènement du nazisme quand *l'esprit de Locarno*, le rapprochement franco-allemand, se heurte de plus en plus aux revendications d'hégémonie culturelle et politique de la *nouvelle Allemagne*. L'antenne parisienne du DAAD, officiellement à l'abri des conflits politiques, n'arrive pas à se soustraire à la mise au pas (*Gleichschaltung*) des échanges universitaires par le parti, de sorte qu'à partir de 1933, la plupart des étudiants allemands en France ont dû, au préalable, faire preuve de leur dévouement aux nouvelles autorités. L'échange inter-universitaire a beau être maintenu jusqu'en 1939, sa seule utilité est de camoufler la vraie politique étrangère nazie. En toute connaissance de cause l'Institut français de Berlin continue à remplir sa fonction, même si les rapports avec les Allemands se dégradent progressivement. Dieter Tiemann qualifie cette attitude de *gebannte Passivität*.⁴⁶

(2) Sortant de l'administration des échanges culturels, l'ouvrage se consacre par la suite aux germanistes et romanistes. Leurs débats sont marqués par l'idée des *caractères nationaux* supposés inconciliables, par l'opposition entre *romantisme* allemand et *raison* française. Quatre contributions traitent successivement les discours et les attitudes politiques des romanistes/germanistes.⁴⁷ Gérard Raulet montre à travers l'idée des Lumières que se font les romanistes allemands, une continuité idéologique quasiment inébranlée par l'évolution politique: les romanistes allemands se perdent dans leurs présupposés à caractères nationaux et la frontière entre différence culturelle et hégémonie culturelle est rapidement franchie. Il ne faut pas non plus négliger la fonction idéologique de ce débat où s'affrontent au fond *deux réponses à la modernité* (Raulet): une allemande (le *Sonderweg* de Thomas Mann) et une des *peuples modernes* (Marx), la France et l'Angleterre.⁴⁸

Quant aux germanistes français, eux aussi, ils éprouvent des difficultés à surmonter les clichés qui peuplent les considérations *scientifiques* des voisins (Merlio). Malgré une certaine fascination pour la culture allemande, ces *spectateurs engagés* parviennent à mettre en garde leur compatriotes contre le pangermanisme. Mais ils le font surtout en simplifiant le phénomène nazi qu'ils considèrent le plus souvent comme étant constitutif de *l'âme allemande*, profondément antidémocratique et antilibérale. La barbarie nazie ne leur semble

45 THALMANN (voir n. 41) p. 73 et Patrick DE VILLEPIN, *Le pacifisme intégral et l'Allemagne nazie (1933-39)* ibid. p. 164-165; voir aussi: Jean NURDIN, *Briandisme, paneuropéisme et entente franco-allemande chez Heinrich Mann*, ibid. p. 149-160. Y sont illustrés les débuts de l'idée d'une unité européenne et le décalage très actuel entre hégémonie économique mondiale et idéalisme culturel.

46 Béatrice PELLISSIER, *L'antenne parisienne du DAAD à travers les archives de l'Auswärtiges Amt de Bonn jusqu'en 1939*, et Dieter TIEMANN, *Zweigstelle des DAAD und Institut français de Berlin*, ibid. p. 273-300. Le jeu de mots est difficilement traduisible: une passivité doublement figée des français, charmés par l'efficacité des nazis et paralysés par l'horreur.

47 Pour le côté allemand: Gérard RAULET, *Les Lumières françaises...*, ibid. p. 317-42 et Franz Rutger HAUSMANN, Ernst Robert Curtius et Leo Spitzer: deux romanistes face à la prise de pouvoir par les nationaux-socialistes, p. 343-62. Pour le côté français: Jacques LE RIDER, *La revue d'Allemagne: les germanistes français, témoins et interprètes de la crise de la République de Weimar et du nazisme*, p. 364-74 et Gilbert MERLIO, *Lichtenberger, d'Harcourt, Vermeil, trois germanistes français face au phénomène nazi*, p. 375-90.

48 Voir aussi Daniel ARGELÈS, *Thomas Mann et la France*, ibid. p. 675-87. Il étudie la fonction idéologique de l'image de la France pour Thomas Mann: le fait que son image de la France évolue entre les *Betrachtungen* et son exil n'est pas le fruit d'une meilleure connaissance ou d'un jugement différent de la France, mais le résultat d'un changement d'attitude envers l'Allemagne, envers la démocratie moderne.

qu'être l'ultime avatar – perversi certes – d'une certaine histoire allemande (Merlio).⁴⁹ La même réflexion guide une part des psychiatres français qui se sont donné le but de «franciser» la psychanalyse freudienne, prétendue germanique et étrangère à l'esprit français, mais ils sont finalement supplantés par la fraction internationaliste.⁵⁰

Si, malgré tout, «l'esprit de Locarno» a facilité les rencontres entre linguistes et écrivains, les échanges scientifiques franco-allemands se font rares et les ressentiments mutuels semblent envenimer les contacts entre historiens. Le grand projet finalement avorté d'un manuel historique franco-allemand inspiré par Jean de Pange fait figure d'exception.⁵¹ La méfiance mutuelle est encore renforcée du côté allemand par les impératifs politiques. En effet, les nouvelles autorités demandent aux historiens allemands d'apporter leur caution scientifique à une politique expansionniste de sorte que ces derniers s'isolent de plus en plus de leurs collègues internationaux. De ce côté du Rhin les historiens des *Annales*, Bloch et Febvre, donnent de l'historiographie allemande une image critique, intéressante à plusieurs égards parce qu'elle peut parfois être considérée comme une identification négative. Influencés dans leur méthode par des historiens allemands du début du siècle et mus par un esprit internationaliste, ils donnent dans les *Annales* une large place aux comptes rendus d'ouvrages allemands contemporains. Leur analyse du phénomène nazi a, si elle n'est pas libre des idées stéréotypées déjà énoncées, le mérite de présenter des approches très différentes: les unes purement informatives, les autres analytiques, politologiques et anthropologiques. En dépit de l'évolution politique, l'échange ou plutôt la confrontation des idées sont ininterrompus et confirment la thèse d'une influence mutuelle.

Une preuve choquante de cette coopération étroite nous est livrée par Lilian Crips et Marc Knobel dans le domaine de l'«hygiène raciale» de l'entre-deux-guerres. Ces efforts d'épuration raciale (Crips/Knobel) et le désir du collectif dans la danse collective (Inge Baxmann) semblent être poussés par le même désir d'unité.⁵² L'esthétisme du corps, du rythme et de la foule qui sont propres à des champs idéologiquement opposés et la fiction d'une race pure qui dépasse dans un certain sens également les frontières idéologiques préfigurent déjà dans les années vingt l'usage qui en sera fait dans les années trente-quarante.

(3) La dernière partie aborde le champ culturel proprement dit (le cinéma, la littérature, les théoriciens de l'art et de l'architecture). Dans l'architecture on retrouve un glissement similaire au précédent, cette fois-ci allant de l'éloge du fonctionnalisme du Bauhaus à la caution

49 Cette explication du phénomène nazi est également répandue parmi les exilés allemands, voir aussi Sybille NARBOUT, Le «réseau allemand» des *Cahiers du Sud*, *ibid.* p. 813–25, notamment Ernst-Erich Noth.

50 Elisabeth ROUDINESCO, Francité, germanité, internationalisme et collaboration dans la France freudienne de 1926 à 1942, *ibid.* 517–26.

51 Elisabeth DU RÉAU, Jean de Pange: un intellectuel catholique devant l'idée de rapprochement franco-allemand, *ibid.* p. 241–52 et Ingrid VOSS, Deutsche und französische Geschichtswissenschaft in den dreißiger Jahren, p. 417–38, et aussi Peter SCHÖTTLER, «Désapprendre de l'Allemagne»: les *Annales* et l'histoire allemande pendant l'entre-deux-guerres, p. 439–61. A noter les retombées allemandes dans la pensée de Sartre et d'Aron, mises en relief par: Marie-Christine GRANJON, L'Allemagne de Raymond Aron et de Jean Paul Sartre, p. 463–79.

52 Liliane CRIPS, Marc KNOBEL, Eugen Fischer et George Montandon: théorie et pratique de l'hygiène raciale en France et en Allemagne, *ibid.* p. 495–515, Inge BAXMANN, Tanz als Kulturkritik und Projekt der Gemeinschaftsbildung, p. 527–48. A noter aussi un ouvrage récent dédié au travail historiographique et non-conformiste de Karl Heinz ROTH, Patient Geschichte (dir. par Karsten LINNE und Thomas WOHLLEBEN), Frankfurt 1993. Notamment Lutger WESS, Humangenetik zwischen Wissenschaft und Rassenideologie – Das Beispiel Otmar von Verschuer (1896–1969) et Christiane ROTHMALER, Die Konstruktion der Wirklichkeit oder der Arzt als Jäger – Vorbedingungen zu den ärztlichen Gutachten für die Zwangssterilisationen im Nationalsozialismus 1934–45 in Hamburg, p. 166–206.

scientifique de la mégalomanie nazie de Speer.⁵³ Une fois de plus, l'ambiguïté des représentations symboliques qui peuvent donner lieu tant à des interprétations qu'à des usages opposés est frappante.

Tandis que certains écrivains français comme Drieu la Rochelle, Brasillach et d'autres succombent au mythe de la force des Nazis, les écrivains allemands exilés en France tentent d'y recréer le mythe de la patrie qu'ils ont perdue.⁵⁴ Lutz Winkler s'interroge sur les trois fonctions possibles de cette création: image fétiche d'un quotidien refoulé (le quotidien morne de l'exil), antidote pour une réalité refusée (le fascisme en Allemagne) ou rêve utopique dans l'attente d'un avenir meilleur.

La description des échanges culturels ne serait pas complète si on ne faisait pas état de l'essor des nouveaux procédés de communication: le cinéma et l'impression rapide qui permettent une diffusion accélérée des idées. Dans le premier secteur, l'échange franco-allemand est si étroit que le public français ne se rend même pas compte qu'une grande partie de ses films est produite par la U.F.A. de Berlin. En effet, on tourne pendant les années trente beaucoup de films en plusieurs versions où les acteurs et la langue changent, mais pas les techniciens, les décors et les producteurs.⁵⁵ Dans le deuxième secteur on assiste à l'apparition de l'édition commerciale moderne avec Bernard Grasset qui réussit à s'imposer sur le marché du livre français grâce à une stratégie de vente agressive. Mais ni cette importance médiatique, ni son ultra-nationalisme (Boillat) ne se traduisent par une attitude ferme à l'égard du fascisme allemand.⁵⁶

Conclusions

Comment trouver meilleure conclusion à ces efforts très divers pour rendre compte de la situation historique de l'entre-deux-guerres que celle de François Bédarida: *il faut se garder avec soin d'adopter une lecture téléologique qui expliquerait le passé par la suite... et il faut apprendre à gérer le concept d'ambiguïté ou d'ambivalence* contre toute tentation cartésienne qui ne saurait rendre justice à l'histoire.⁵⁷ Pour revenir au début: comme l'historiographie est intégrée dans son objet de recherche, son observation critique est indispensable et comme celle-ci, elle ne peut s'arrêter au constat pessimiste de Valéry.

53 Notamment Julius Posener par Jean-Louis COHEN, Ginsburger, Posener, Raphaël, trois critiques de l'architecture entre Berlin et Paris, dans: *Entre Locarno et Vichy* (voir n. *) p. 565-86.

54 Edward REICHEL, *A Berlin! A Berlin! Deutschlandreisen französischer Schriftsteller*, *ibid.* p. 661-77; Lutz WINKLER, *Mythos Paris. Feuilletons aus dem Pariser Tagblatt und der Pariser Tageszeitung*, p. 755-68, Chryssoula CAMBAS, *Rue de l'Odéon - Kreuzpunkt zwischen literarischem Establishment Frankreichs und deutscher Avantgarde im Exil*, p. 769-88, et Manfred FLÜGGE, *Sanary-sur-Mer, capitale de la littérature en exil*, p. 789-812.

55 Rémy PITHON, *Cinéma français et cinéma allemand des années trente: de l'échange à l'exil*, *ibid.* p. 587-600.

56 Gabriel BOILLAT, *Les éditions Bernard Grasset, 1930-39*, *ibid.* p. 601-30.

57 François BÉDARIDA, *Conclusions*, *ibid.* p. 830.